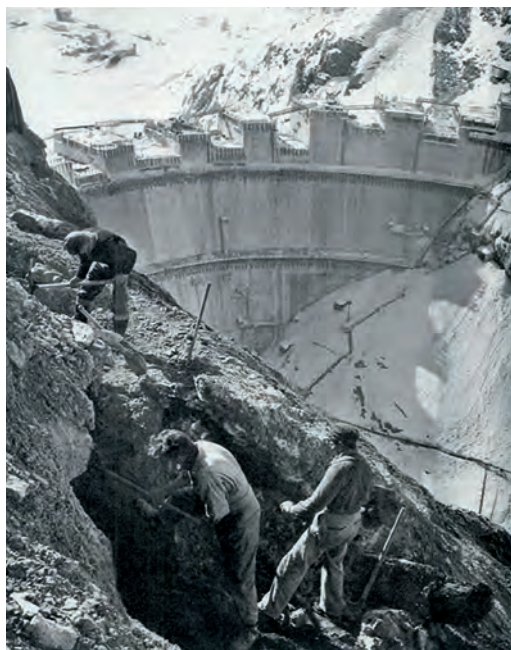


Jacques Sevenet

Gabriel Genthial : prêtre-ouvrier dans les Travaux Publics

De l'Équipe des Barrages (1948-1954)
à l'Équipe de Courbevoie (1954-1996)



Préfacier : Denis Pelletier

KARTHALA

Collection Signes des temps

dirigée par Robert Dumont

Parmi toutes les mutations que le clergé français a connues aux XIX^e-XX^e siècles, il en est une qui a particulièrement agité le monde catholique à la fin de la guerre 1939-1945 : il s'agit de ce qu'on a appelé à tort « l'expérience » des Prêtres-Ouvriers.

Issus de milieux divers, mais souvent de bonne bourgeoisie catholique pratiquante, des séminaristes et jeunes prêtres se sont donnés, avec l'accord et parfois le soutien de leurs évêques, un ministère particulier. Projetés hors d'une vie paroissiale ordinaire, ils ont décidé de s'enfouir non seulement dans le travail ouvrier de base, mais aussi dans la condition ouvrière qu'ils ont épousée de toute la générosité dont ils étaient capables. Parmi eux, Gabriel Genthial, à partir de son expérience de plâtrier maçon sur le chantier des grands barrages, a consacré sa vie à la militance syndicale et à la vie communautaire avec quelques « copains » vivant le même idéal, partageant tout et le résumant dans l'eucharistie quotidienne.

Ayant frôlé ce monde sans y participer et connu la famille de Gabriel Genthial, l'auteur se pose, au crépuscule, la question suivante : L'Église du XXI^e siècle qui souffre de la diminution du clergé et s'efforce de se faire connaître par le témoignage et en usant des procédés de communication modernes, n'aurait-elle pas à inventer d'autres formes d'enfouissement dans le monde : un monde qui croît et se bat pour vivre, indifférent à la religion et encore plus à la foi vivante en Christ. Partager, connaître, avant de convertir. Le message de Gabriel et de ses frères n'est-il pas vivre avec, et non ramener au bercail les brebis ?

Ordonné prêtre en 1964, Jacques Sévenet a exercé son ministère dans le diocèse de Nanterre, département des Hauts de Seine. Il s'est intéressé à la catéchèse et aussi à l'histoire des sciences religieuses dans le cadre de l'EPHE à la Sorbonne. Doctorat en science des religions et systèmes de pensée 2004.

KARTHALA sur Internet : <http://www.karthala.com>

Paielement sécurisé

Couverture : Vue sur le chantier du barrage de Tignes.
Source Wikipédia (DR).

© Éditions KARTHALA, 2017
ISBN : 978-2-8111-1812-9

Jacques Sévenet

**Gabriel Genthial,
Prêtre-ouvrier
dans les Travaux publics**

**Équipe des Barrages (1948-1954)
et équipe de Courbevoie (1954-1996)**

Préface de Denis Pelletier

**Éditions KARTHALA
22-24, boulevard Arago
75013 PARIS**

REMERCIEMENTS

Mes remerciements vont aux responsables des Archives du Monde du travail, à Philippe Ploix, archiviste paléologue de l'archevêché de Paris. À Robert Dumont. À Loïc Barjou, archiviste de Nanterre.

À ceux et celles que j'ai pu écouter : André, Christophe et Pierre Genthial, Roger Jau, Nathalie Viet-Depaule, Tangi Cavalin, Bernard Fèvre, Bernard Audras, Valentine Zuber, Denis Pelletier.

Aux militants CGT qui m'ont facilité la tâche : Ginette Dumas, Georges Bressol, Jean Pauze, Anne Souffrin.

À Véronique Poirier-Humblot pour ses suggestions.

Préface

Gabriel Genthial, prêtre insoumis de l'intérieur

Denis PELLETIER

Gabriel Genthial, dit « Gaby », est une personnalité mal connue du monde des prêtres-ouvriers. Né en 1923, entré au séminaire de la Mission de France à Lisieux en 1943, il fut ordonné prêtre en 1949 seulement : Émile Poulat, dont la thèse fondatrice¹ ne dépasse pas l'année 1947, ne parle pas de lui. Oscar Cole Arnal l'a rencontré en 1979, mais son témoignage apparaît peu dans son livre, bien que celui-ci conduise le lecteur jusqu'à la crise de 1954². Mort en 1996, à 73 ans, Genthial n'a pu être rencontré par Nathalie Viet-Depaule et Tangi Cavalin, auxquels nous devons le renouveau de l'historiographie des prêtres-ouvriers et de la mission ouvrière survenu au cours des

1. Émile Poulat, *Naissance des prêtres-ouvriers*, Paris, Casterman, 1965. Gaby Genthial n'apparaît pas non plus dans la réédition complétée d'articles portant sur la période 1954-1965, *Les prêtres-ouvriers. Naissance et fin*, Paris, Cerf, 1999.

2. Oscar L. Cole Arnal, *Prêtres en bleu de chauffe. Histoire des prêtres-ouvriers (1943-1954)*, Paris, Éditions ouvrières, 1992. Quelques citations, souvent dans le cadre de témoignages collectifs, et concernant notamment l'engagement à la CGT.

années 2000³. Il apparaît certes au détour de certains de leurs livres, comme dans les mémoires de quelques-uns de ses anciens compagnons, mais toujours brièvement. Il a donc fallu attendre la notice biographique qu'ils lui ont consacrée dans le « Maitron » pour qu'il sorte de l'ombre⁴. Il y a là un silence qui tient pour partie à l'homme lui-même : Gabriel Genthial a peu écrit, il ne s'est guère préoccupé de laisser des traces. Mais ce silence questionne aussi les spécificités de son itinéraire, alors même qu'il a traversé l'ensemble de cette histoire et semble avoir laissé un vif souvenir auprès de ceux qui l'ont croisé, comme au sein de la CGT à laquelle il adhéra dès 1951. C'est pourquoi il est important qu'un livre lui soit aujourd'hui consacré.

Ce livre est pour une grande partie le résultat de la rencontre, posthume, entre un homme et un historien : Jacques Sévenet s'en explique dans son introduction. Historien, il l'est, sans aucun doute. Il a publié naguère un livre passionnant sur les paroisses parisiennes au temps de la séparation des Églises et de l'État⁵, résultat d'une thèse préparée à l'École pratique des hautes études sous la direction de Jean Baubérot, qui y avait créé la chaire d'« histoire et sociologie de la laïcité ». C'est à l'EPHE, dans le cadre de mon séminaire de recherche sur l'histoire du catholicisme contemporain, que je l'ai côtoyé quelques années durant, alors qu'il rédigeait son autobiographie et projetait déjà une recherche sur les prêtres-ouvriers en région parisienne. Jacques Sévenet est un homme discret et chaleureux, généreux dans ses analyses et modeste dans son rapport à la recherche. Il est aussi un prêtre, dont les mémoires, parues sous

3. Charles Suaud, Nathalie Viet-Depaule, *Prêtres et ouvriers. Une double fidélité mise à l'épreuve 1944-1969*, Paris, Karthala, 2004 ; Tangi Cavalin, N. Viet-Depaule, *Une histoire de la Mission de France. La riposte missionnaire 1941-2002*, Paris, Karthala, 2007 ; T. Cavalin, N. Viet-Depaule (dir.), *Les prêtres-ouvriers après Vatican II. Une fidélité reconquise ?*, Paris, Karthala, 2016.

4. T. Cavalin, N. Viet-Depaule, notice « Genthial Gabriel, Marie, Henri », <http://maitronenligne.univparis1.fr/spip.php?article50290>, version mise en ligne le 20 mai 2009, dernière modification le 3 juillet 2009.

5. Jacques Sévenet, *Les paroisses parisiennes devant la séparation des Églises et de l'État 1901-1908*, Paris, Letouzey & Ané, 2005.

un drôle de titre⁶, font partie de ces ouvrages un peu inclassables dont on n'hésite pas à recommander la lecture, parce qu'on ne les oublie pas après les avoir lus.

Jacques Sévenet appartient à cette génération de prêtres formés au temps de la guerre d'Algérie, où il fut appelé et qu'il évoque avec justesse dans ses mémoires. Ordonné prêtre au moment du Concile, il a participé à la mise en œuvre de l'*aggiornamento* conciliaire, ce moment où l'institution ecclésiale choisit de se mettre en danger pour renouveler sa présence au monde, dans le cadre des années 68, puis a dû faire face au désenchantement des deux dernières décennies du siècle. Il est sensible aux enjeux de la liturgie, sur la réforme de laquelle il livre un témoignage précieux, à ceux de la transmission – il fut responsable de la catéchèse au sein du diocèse des Hauts-de-Seine entre 1973 et 1982, à un moment particulièrement délicat de l'histoire de la catéchèse en France –, et particulièrement attentif à la manière dont la vocation sacerdotale s'éprouve dans une expérience du corps. Ce sont là, me semble-t-il, des thématiques qui gouvernent en bonne part sa lecture de l'itinéraire de Gaby Genthial, et donne à ce livre un ton particulier.

Gabriel Genthial est issu d'une famille catholique de la bonne bourgeoisie parisienne, père ingénieur des Ponts-et-Chaussées et industriel, mère appartenant à une famille d'avocats. Un temps élève au lycée Janson-de-Sailly, il se réfugie en 1940 à Limoges et entre en 1943 au séminaire de Lisieux, dans le cadre de la Mission de France fondée en 1941 sous l'égide du cardinal Suhard. Ordonné prêtre en avril 1949, il s'embauche en 1951 sur le chantier du barrage de Tignes, où il effectue un travail de terrassier. Il fait alors partie de « l'équipe des barrages », une dizaine de prêtres-ouvriers majoritairement issus de la Mission de France comme lui, mais où figurent aussi le dominicain Paul Froideveaux, l'ancien jésuite Henri Perrin, devenu prêtre du diocèse de Sens, ainsi que Michel Lémonon, prêtre du diocèse de Valence. Ils se retrouvent régulièrement au couvent dominicain de Saint-Alban-Leysses autour du théologien Humbert Bouëssé, qui fut dans les

6. Jacques Sévenet, *La complainte du saumon. Itinéraire sacerdotal*, Paris, Mon Petit Éditeur, 2014.

années 1930 l'élève du futur cardinal Suhard au séminaire de Laval. Cet engagement est important et mal connu au-delà des approches biographiques⁷ : l'équipe des barrages s'est constituée quelques années après les premiers départs en usine, à un moment où la modernisation énergétique de la France passe par la construction de barrages hydro-électriques, et où l'utopie du progrès s'impose au prix de conditions de travail particulièrement pénibles et de l'ennuiement de plusieurs villages dans des lacs artificiels de retenue⁸. Les prêtres-ouvriers qui la composent y découvrent le combat syndical et les grèves contre une violence sociale qui se réclame de la raison, du progrès et de l'intérêt général. L'engagement de Gaby Genthial, qui noue sur les chantiers une amitié durable avec Jacques Vivez aux côtés duquel il fera équipe pendant la seconde moitié de sa vie, en a été durablement marqué, et aussi sa conception du ministère de prêtre. Licencié en décembre 1952, il travaille à Grenoble comme maçon et plâtrier, tout en exerçant des fonctions syndicales à la CGT, quand survient la crise de 1953-1954.

À partir de cette expérience fondatrice, Jacques Sévenet construit le portrait chaleureux d'une « grande gueule » généreuse et combattante. Il décrit la manière dont s'entremêlent l'engagement du prêtre et celui du syndicaliste, la vie de la communauté que forment à Courbevoie Genthial, Vivez et Bernard Striffling qui les rejoint, les contacts avec les autres prêtres-ouvriers et avec quelques figures de l'épiscopat, les relations avec la famille et avec les amis. Il est attentif aux textes, dont certains sont longuement commentés dans le dernier chapitre, notamment sur le rapport au communisme, sur la liturgie ou sur la conception de l'Église. Il s'appuie sur les archives personnelles de Gabriel Genthial et les cite abondamment, ce qui est précieux dans le cas d'un homme qui a peu publié. Il est plus attentif à donner une cohérence à l'itinéraire

7. Il n'existe pas d'histoire de la « mission des barrages ». Voir toutefois Marius Hudry, « La grève Isère-Arc (Savoie) de janvier-février 1952 et le clergé de Tarentaise », dans Bernard Plongeron, Pierre Guillaume (dir.), *De la charité à l'action sociale : religion et société*, Paris, Editions du CTHS, 1995, p. 423-435.

8. Voir sur ce point Virginie Bodon, *La modernité au village. Tignes, Savines, Ubaye... La submersion de communes rurales au nom de l'intérêt général, 1920-1970*, Grenoble, Presses universitaires de Grenoble, 2003.

de Genthial qu'à en suivre pas à pas la chronologie. Trois lignes de force me paraissent toutefois se dégager du livre.

En premier lieu, l'exemple de Gabriel Genthial montre à quel point la distinction entre prêtres-ouvriers « soumis » et « insoumis » en 1954 résiste mal à l'analyse. Cette distinction, née au moment de la crise de 1954, a longtemps présidé à l'historiographie et perdure parfois dans les mémoires, alors même que les travaux de Nathalie Viet-Depaule et de Tangi Cavalin en ont montré les limites⁹. Désigner comme « insoumis » ceux qui refusèrent de renoncer au travail en usine en 1954 présente le défaut de renvoyer cette histoire à une théologie de l'obéissance contre laquelle la plupart se battaient, quelle qu'ait été leur position sur le moment. Le terme relève aussi du champ sémantique de la résistance, ce qui disqualifie le choix de ceux qui n'en sont pas. Enfin, et surtout, la décision de Gaby Genthial, qui accepte de renoncer à l'usine et à l'engagement syndical, n'est pas une soumission : la lettre qu'il adresse alors avec Jacques Vivez au cardinal Liénart témoigne d'une volonté de ne pas céder sur le fond, une forme d'obéissance sans acceptation. Elle renvoie à un for intérieur auquel elle donne implicitement un statut théologique. De fait, Genthial, Vivez et Striffling obtiennent du cardinal Feltin de pouvoir continuer leur engagement ouvrier : engagés en région parisienne, ils feront partie jusqu'en 1959 de la mission ouvrière de la Boucle de la Seine¹⁰, rattachée à la Mission de Paris au sein de laquelle ils conserveront une marge de manœuvre jusqu'au rétablissement des prêtres-ouvriers au lendemain du Concile Vatican II. Et la lettre du cardinal Pizzardo¹¹ de

9. Voir notamment leur bilan historiographique, « Des prêtres-ouvriers au mouvement missionnaire français. Bilan historiographique et nouvelles perspectives », dossier « La mission en France des années 1930 aux années 1970 », *Histoire et missions chrétiennes*, 9, mars 2009, p. 9-41.

10. T. Cavalin, « Mission ouvrière et identité catholique dans la France de l'après-guerre : la Boucle de la Seine », dans Isabelle von Bueltzingsloewen, Denis Pelletier (dir.), *La charité en pratique. Chrétiens français et allemands sur le terrain social. XIX^e-XX^e siècles*, Strasbourg, Presses universitaires de Strasbourg, 1999, p. 199-207.

11. Voir l'analyse de cet épisode par T. Cavalin, « 1954-1965 : un tunnel ? Remarques sur une périodisation », dans T. Cavalin, N. Viet-Depaule (dir.), *Les prêtres-ouvriers après Vatican II*, op. cit., p. 39-64.

1959, qui renouvelle et aggrave la décision romaine de 1953, les conduit certes à Rome pour discuter avec les autorités, mais ne semble guère avoir pesé sur la manière dont ils conçoivent et mettent en œuvre leur apostolat. Il y a là une autre forme de résistance que la rupture, celle qui consiste à considérer que l'on doit se battre à l'intérieur de l'institution plutôt qu'en la quittant.

Cette attitude pourrait être analysée à partir des trois catégories forgées par Albert Hirschman pour rendre compte des conflits entre les individus et les organisations auxquels ils appartiennent : la loyauté, la défection et la prise de parole (*loyalty, exit, voice*)¹². Face aux dysfonctionnements d'institutions auxquelles ils sont liés, explique Hirschman, les acteurs ont le choix entre deux attitudes : la défection, c'est-à-dire la sortie de l'institution, ou la prise de parole, c'est-à-dire la protestation interne. Mais cette alternative est rendue plus complexe dès lors que l'appartenance à l'institution que l'on conteste s'accompagne d'un sentiment fort de loyauté à son égard, notamment quand il s'agit d'une institution politique (parti, syndicat) ou... religieuse. Il me semble que la posture choisie par Genthial et ses compagnons au moment de la crise de 1954, et dans tout leur itinéraire ultérieur, relève de cette trilogie complexe, *loyalty, exit* et *voice*. La première leur interdit à la fois de quitter l'Église et de s'exprimer trop bruyamment contre elle. Mais c'est aussi au nom même de leur loyauté à l'Église, une loyauté qu'il leur faut continuer de pouvoir exprimer dans des termes théologiquement acceptables par elle, qu'ils doivent inventer une forme d'insoumission interne. C'est dans le rapport vécu entre le ministère sacerdotal et l'engagement ouvrier que Gaby Genthial construit cet espace d'une liberté certes « contrainte », mais qui n'en est pas moins une liberté.

Il lui faut pour cela tirer parti de la complexité de l'institution, notamment dans son dispositif missionnaire. Il existe en effet dans l'Église de multiples lieux de décision, vis-à-vis desquels il est toujours possible de mettre en œuvre une straté-

12. Albert O. Hirschman, *Défection et prise de parole. Théorie et applications*, Paris, Fayard, 1995 (1970 pour l'édition originale en anglais).

gie de « sortie » ou de « défection » en se rapprochant d'un autre de ces lieux. On est ainsi conduit à une seconde dimension de l'itinéraire de Genthial, qui explique sans doute en partie qu'il soit demeuré si peu traité par les historiens : sa capacité à se déplacer à l'intérieur de l'institution pour préserver sa liberté d'action, au risque d'une marginalité que lui permettent d'assumer l'évidence de la foi et l'assimilation du Christ à la figure du prolétaire. À quel moment de sa carrière Gabriel Genthial prend-il définitivement ses distances à l'égard de la Mission de France dont il est issu ? Il est difficile de répondre à cette interrogation. Il est en revanche probable que la question de l'appartenance à la Mission de France s'est posée à plusieurs reprises, lors de la crise de 1954, lors de celle de 1959, lors de la reprise de 1965 encore. Toujours est-il que, rattaché en 1954 à la Mission de Paris après avoir été exposé à une menace d'excommunication de la part du cardinal Liénart, lui-même bientôt prélat de la Mission de France, il a désormais pour interlocuteur le cardinal Feltrin, sensibilisé à la nécessité du travail manuel par ses souvenirs de la première guerre mondiale et qui le laisse poursuivre son apostolat dans la discrétion et à condition de renoncer à son engagement syndical¹³.

Mais ce déplacement d'un lieu vers l'autre de la mission ouvrière, qui s'est sans doute imposé à la faveur des circonstances davantage qu'il n'a été pensé par Genthial, n'est pas une fin en soi. En 1959, après la circulaire Pizzardo, il se rend à Rome avec ses amis. Il y a le soutien de Mgr Baron, recteur de Saint-Louis des Français et providence des prêtres et des théologiens français égarés dans les dédales du Vatican. Il y rencontre Mgr Dell'Acqua à la Secrétairerie d'État, Mgr Parente au Saint-Office et le pape Jean XXIII lui-même, n'obtient sans doute pas l'absolution qu'au demeurant il ne cherche pas, mais peut ensuite continuer son apostolat sans trop se soucier de l'interdit. Enfin, quand les prêtres-ouvriers sont rétablis en 1965, ni Genthial ni Vivez ni Striffling ne figurent parmi la liste dressée par les évêques des 52 prêtres autorisés à reprendre le

13. C'est ce qui ressort de l'interview de Jacques Vivez par Robert Dumont en juin 2009. Je remercie ce dernier de m'avoir transmis ce document.

travail à temps complet¹⁴. Pourtant, ils ne se rapprochent pas pour autant de la Mission de France, et leurs liens avec la Mission ouvrière et son instance de coordination seront, semble-t-il, assez ténus et plutôt conflictuels. Leur interlocuteur principal devient l'évêque de Nanterre, diocèse au sein duquel ils travaillent non comme prêtres de paroisse mais comme prêtres ouvriers. Ainsi est-ce dans les interstices d'un « champ missionnaire » balisé par plusieurs pôles d'autorité (Rome, la Mission ouvrière, la Mission de France, l'évêque diocésain) que Gabriel Genthial et ses amis se sont taillés, à force de résistance et de déplacements qui sont autant d'« exit » et d'exils intérieurs, un espace de liberté qui est aussi une marge consentie.

Il y faut une foi « chevillée au corps », et c'est le troisième point sur lequel j'aimerais insister dans cette réflexion. S'il est un élément que Jacques Sévenet a particulièrement retenu de l'historiographie récente, c'est bien celui de l'incorporation du travail manuel par les prêtres-ouvriers, cette « connaissance par corps¹⁵ » à travers laquelle le contenu même de leur ministère se reformule au fil de l'expérience acquise du travail en usine. Elle est étroitement liée à l'insertion missionnaire dans le mouvement ouvrier, qui est l'impulsion initiale de leur « vocation ». Gabriel Genthial a été membre du Mouvement pour la Paix initié par le PCF à la fin des années 1940. Il a milité à la CGT, organisation syndicale au sein de laquelle il a exercé des responsabilités jusqu'à la fin de sa vie, après son départ en retraite. Le départ en mission est un départ sans retour¹⁶ – et c'est pourquoi la qualification d'« expérience » pour désigner

14. N. Viet-Depaule, « Une génération de la relance ? Jalons pour un portrait de groupe », dans T. Cavalin, N. Viet-Depaule (dir.), *Les prêtres-ouvriers après Vatican II*, op. cit., p. 65-87.

15. Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, 1997, chapitre 4, « La connaissance par corps », p. 153-193. Voir Charles Suaud, « Une double conversion des premiers prêtres-ouvriers », dans Bruno Duriez, Étienne Fouilloux, Alain-René Michel, Georges Mouradian, Nathalie Viet-Depaule (dir.), *Chrétiens et ouvriers en France 1937-1970*, Paris, Éditions de l'Atelier, 2001, p. 132-143.

16. Tangi Cavalin, « Partir sans esprit de retour : les missionnaires au travail, d'utopie missionnaire en hétérotopie ouvrière », *Cahiers d'histoire. Revue d'histoire critique*, 133, 2016, p. 65-80.

leur apostolat au moment où Rome décida de l'interrompre était une offense à leurs yeux.

À l'historien attentif à l'évolution du paysage politique français et international, cette constance pose un problème : c'est en effet dès les années 1950, au lendemain de l'intervention de l'Armée rouge à Budapest, que le modèle communiste a commencé à être mis en cause à gauche, et l'antitotalitarisme antisoviétique devient une composante essentielle du discours de la gauche française après la publication en 1974 de *L'archipel du goulag* de Soljenitsyne, au moment où s'accélère le déclin du PCF. Or, jusque dans leurs derniers textes, Genthial et ses compagnons mettent en avant une analyse en termes de « lutte des classes » et de combat de la « classe ouvrière », alors qu'historiens et sociologues ont, dès les années 1970, montré les limites d'une telle analyse¹⁷, avant de s'interroger sur les nouvelles formes et les nouveaux fronts de la domination sociale¹⁸.

On peut certes y voir une forme d'aveuglement politique au nom de la mission ouvrière, une manière d'ouvriérisme que l'évolution même de la société française et des enjeux de l'émancipation rend obsolète dès le milieu des années 1970 : la protestation de Genthial, Vivès et Striffling contre *Témoignage chrétien* en 1974, au moment où les débats sur la « religion populaire » ramènent dans l'espace public la controverse sur la mission ouvrière, a les accents d'un combat déjà perdu¹⁹. Mais l'historien sait aussi que si la défaite discrédite une cause aux yeux des contemporains, elle ne la rend pas forcément moins légitime. Ce qui frappe, dans les écrits et dans l'engagement de Gaby Genthial, c'est la manière dont la croyance en Dieu ne cesse d'y croiser la croyance en la légitimité du combat contre la domination au nom de la classe ouvrière. Il y a là, bien plus

17. Notamment après la publication de la thèse de Michelle Perrot, *Les ouvriers en grève, 1871-1890*, Paris-La Haye, Mouton, 1974. Les sociologues ont amorcé le débat dès le début des années 1960 à travers la controverse sur la nouvelle classe ouvrière.

18. Voir notamment Alain Touraine, Michel Wieviorka, François Dubet, *Le mouvement ouvrier*, Paris, Fayard, 1984.

19. G. Genthial, B. Striffling, J. Vivez, « Trois "PO" refusent la «récupération» », *Témoignage chrétien*, 16 mai 1974.

qu'une précaution oratoire, un ressort profond de mobilisation et une façon de penser le monde. Chacune de ces croyances nourrit l'autre, en sorte qu'elles construisent ensemble une véritable ecclésiologie missionnaire, où perdure et résiste le projet initial de refaire l'Église à l'épreuve du monde ouvrier. Cette double croyance, érigée en raison de combattre, témoigne peut-être d'« un monde que nous avons perdu²⁰ », selon le mot déjà ancien de l'historien britannique Peter Laslett. Paraphrase pour paraphrase, elle me semble aussi être ce qui permit à Gabriel Genthial de conserver intacte, sa vie durant, ce que Michel de Certeau appelait « la faiblesse de croire²¹ » et qui fut sans doute, pour l'ancien prêtre des barrages, une raison de vivre.

20. Peter Laslett, *Un monde que nous avons perdu. Famille, communauté et structure sociale dans l'Angleterre préindustrielle*, Paris, Flammarion, 1969 (1965 pour l'édition originale en anglais).

21. Michel de Certeau, *La faiblesse de croire*, Paris, Seuil, 1987.

Avant-propos

L'un des plus vieux quartiers de Paris, par cet après-midi de mai 2014, je sonne à cet immeuble cossu de la petite rue de Bièvres.

Après quelques minutes d'attente, je vois venir à moi un homme âgé donnant le bras à une femme d'âge mûr. Nous avons rendez-vous : je me présente. Émile Poulat me serre la main et me précède dans une partie ancienne : elle jouxte la demeure de Mme Mitterrand. Au premier étage, M. Poulat me conduit par un corridor tortueux jusqu'à une vaste pièce très claire. À ma grande surprise, les livres s'entassent.

Partout : sur les fauteuils, les chaises, par terre devant les fenêtres, sur le radiateur, le bureau, la table basse. Mon hôte m'offre un siège qu'il libère des bouquins. Dès la première question, son visage perd son expression sévère et s'illumine : désormais je ne le quitte plus des yeux. J'ai devant moi l'auteur de « *Les prêtres-ouvriers, naissance et fin* ».

Notre entretien est passionnant et dure plus d'une heure.

Ainsi commence ma quête, dont Gabriel Genthial, « Gaby », sera le héros. En effet, Gaby est un personnage hors du commun et sa vie parle d'elle-même. Et puis, son parcours et celui de tous ceux qui ont pris le même chemin me semblent aujourd'hui d'une étonnante modernité.

À lui et à sa famille, comme à ses frères prêtres-ouvriers, les « P.O. », à R. Dumont, je dédie donc ces quelques pages.

J.S., prêtre